

## L'EXCROISSANCE DES BORDS: DÉSALIGNEMENT TRANSCENDANTAL ET PHANTASIA.

---

PABLO POSADA VARELA

### Abstract

This article seeks to enlighten the deep connection between three concepts: 1. The *phantasia*-affection, 2. What Marc Richir called, in his first book (1977) “the beyond of the Copernican reversal” and, finally, 3. Architectonics in its phenomenological effectiveness. Firstly, we introduce the concept of “transcendental misalignment”, thereby underlining the intrinsically hyperbolic structure of acts of representation. Mereology will then allow us to trace the difference between *phantasia*-affection (as a concrete whole) and the imagination-affect complex (as a fragmentable whole). Finally, it is the force of mereological concrescence that relates affection to its (mereological) exposure to a plurality of worlds. It is with the help of Rainer Maria Rilke and Antonio Machado, that we will illustrate architectonics as the multistratification of experience itself. The subject experiences indeed the irreducibility of registers, i.e., their fundamental non-concrescence.

### Introduction

Nous vivons au présent. Nous ne l'avons jamais quitté, et ne le quitterons que sous condition de mort. En ce sens, d'aucuns n'oseraient nier que les actes d'une subjectivité se font et se vivent nécessairement au présent, car comment pourrait-il en être autrement ? C'est fort de ce constat que la phénoménologie, comme mise en lumière des opérations transcendantales, a pu comprendre son acte méthodique fondamental, la réduction, précisément comme étant, d'emblée, une réduction au présent vivant. Les actes dits de représentification n'y échappent pas. Or les « représentifications » ont ceci de merveilleux qu'elles font apparaître leurs objets

<https://doi.org/10.14712/24646504.2022.6>

© 2022 The Author. This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

depuis un temps (temps de la *phantasia*, temps du ressouvenir) qui leur est propre, comme si, au sein du présent lui-même, se creusait un ou des temps lui échappant. Ainsi, la représentification constituerait, au présent, un temps représentifié qui donnerait l'objet représentifié. La structure de la représentification a ceci de remarquable qu'elle reproduit, au sein de l'actualité de la conscience, un temps qui semble échapper au présent, comme si le temps du représentifié était en porte-à-faux par rapport au temps du représentifier.

Or il se peut que cette distance se découvre une connivence avec le dessein de la réduction phénoménologique, à savoir, donner à la chose même l'initiative de son apparition et, partant, devenir transpassible à l'apparaître qu'elle nous impose, c'est-à-dire, à une certaine temporalisation, à un certain rythme. C'est aussi en ce sens que les possibilités structurelles des représentifications sont un révélateur fondamental de l'architectonique, pour autant que l'architectonique phénoménologique se doive de répondre au fait de la multistratification de l'expérience. C'est, plus concrètement, ce rôle de révélateur architectonique de la *phantasia*-affection que nous voudrions mettre en lumière ici. En un sens, vivre une ou des *phantasiai*-affections rend manifeste que vivre se fait sur plusieurs registres à la fois, selon plusieurs temporalités, mettant en jeu des horizons de passé et de futur qui ne sauraient se situer sur un même plan, mais qui ne sont pas pour autant déconnectés. Bien au contraire, ces registres forment tout un système de porte-à-faux où les résonances sont non seulement possibles, mais aussi nécessaires à la vivacité de l'expérience. Avant de mettre ces aspects en lumière en ayant recours à un poème de Rilke, puis à un poème d'Antonio Machado, permettons-nous d'en donner une illustration un peu plus générale.

Pensons, tout simplement, à ce qu'implique, très profondément, de se représentifier un futur proche, même tout à fait banal. Il se trouve qu'il y a tout de même, et ce malgré la banalité de la représentification évoquée, quelque chose du futur transcendantal schellingien (si brillamment repris par M. Richir), c'est-à-dire, d'un futur qui ne sera jamais présent, dans le futur, plus ou moins proche, de la continuité des présents. Autrement dit, le futur absolument banal de la continuité des présents reçoit par résonance ou transpassibilité quelque chose du futur transcendantal, par où on le comprend aussitôt comme à l'écart du présent. Il reçoit ne fût-ce qu'une sauvagerie inchoative et aussitôt maîtrisée, mais qui, en un sens, assure l'écart de futur de ce futur banal avec le présent. Tout en résonance architectonique, cette anticipation banale se trouve comme aspirée, de très loin, et presque imperceptiblement, depuis un autre lieu, celui du futur transcendantal. Autrement dit, c'est aux sources lointaines de ce futur transcendantal que l'un ou l'autre futur assigné à la continuité des présents puise pourtant, une partie de son

sens de futur dans ce qu'il a d'irréductible au présent. C'est de s'abreuver dans ce lieu architectoniquement plus archaïque du futur transcendantal que tout futur, aussi banal et maîtrisé soit-il, reçoit une compréhension directement affective de son sens de futur : ce lieu du futur transcendantal est intrinsèquement vécu sous l'espèce, l'affectivité, et l'immatunité.

## 1. Le désalignement transcendantal. La vocation hyperbolique des représentifications

Toute réduction phénoménologique portée à son extrême finira par buter sur les limites mêmes du présent vivant, et ce dès lors qu'elle se devra de faire place à des « implications » proprement architectoniques (et non seulement horizontales ou d'horizon). En ce sens, le caractère actuel du *cogito* est bien plus une menace qu'un terme de l'analyse. Il l'est pour aussi longtemps que l'on comprend ce caractère actuel comme étant d'une pièce. C'est justement à ce démontage analytique et phénoménologique du vivre actuel que nous allons, ici, nous livrer, à l'aide de la *phantasia*-affectation comme d'un remarquable révélateur architectonique.

Nous pressentons qu'il faudrait, à vrai dire, décupler le vivre du vivre en présent ou du présent tout court. Bien plus, il faudrait casser la synonymie entre vivre concret et vivre au présent. Certains régimes de concrétudes vécues ne peuvent se faire au présent. Plus précisément, il y va de concrétudes archaïques dont les concrescences sautent par-dessous le « présent » tout en mobilisant des pans d'affectivité extrêmement profonds. Pour reprendre l'exemple du futur transcendantal, dès lors qu'il se phénoménalise en revirant, subitement, vers le passé transcendantal, tout un pan d'affectivité est, lui aussi, pris à partie dans les concrescences hors présent qui se nouent entre les horizons de futur et passé transcendantsaux. Ce nouage se fait *directement* (i.e. sans passer par le présent), de façon hyperlente et hypervélocité à la fois, comme Richir l'explore avec détail, notamment dans la 5<sup>ème</sup> de ses *Méditations Phénoménologiques*.<sup>1</sup>

Or il est fort à parier que cette prise à partie ne peut être aperceptivement débloquée que par un non alignement (sur le pré-être du transcendantal) entre le phénoménologiser et le transcendantal. C'est l'entremise sournoise du Malin Génie<sup>2</sup> qui permet de faire germer le doute jusque et y compris dans le moi

<sup>1</sup> Richir, Marc, *Méditations Phénoménologiques*, J. Millon, Grenoble 1992. Voir notamment le §2, pp. 215–248.

<sup>2</sup> Nous nous référons, bien entendu, à la célèbre hypothèse du Malin Génie, évoquée par Descartes dans ses *Méditations métaphysiques*.

phénoménologisant. Le moi phénoménologisant, dans son mouvement de rétraction, n'est plus du tout sûr de fouler le sol du pré-être du transcendantal. Or c'est précisément ce non-alignement du phénoménologiser sur le pré-être du transcendantal qui va libérer ce dernier, c'est-à-dire, le processus même de constitution, de la tyrannie du cogito, de la tyrannie du présent et de l'actualité. Autrement dit, il ne faut pas que le présent du moi phénoménologisant contamine les temporalisations, parfois foisonnantes, des corrélations transcendantales qui s'y phénoménalisent.

Or c'est justement à ce danger de contamination que coupera court l'entremise du Malin Génie. C'est elle qui démet le phénoménologiser de coïncider avec lui-même au présent, de s'auto-posséder performativement en contaminant, par là même, les multiples instances de corrélation vie-monde en cours de phénoménalisation. Phénoménologiser et transcendantal n'étant plus alignés l'un sur l'autre – le cogito actuel, fort de sa vérité performative, est démis par l'entremise du Malin Génie et remplacé par un cogito hyperbolique foncièrement évasif, clignotant et entre-apercevant – il y a désormais littéralement « lieu » de rejouer des concrescences marginales ou originaires distordues campant aux bords de l'expérience et jadis lestées par la chape du présent vivant qu'amenait avec soi le moi phénoménologisant et qu'il imposait surnoisement au moi transcendantal. Ce désalignement hors d'un transcendantal entendu comme présence à soi, voire comme présent vivant est, à un degré plus profond, *transcendental* – mais à un degré plus profond – en ceci qu'il déclenche et remet en jeu toutes sortes de concrescences marginales, une foisonnante excroissance des bords « vie » et « monde » sans avoir à traverser le présent.<sup>3</sup> Mais quelle est alors la place de la *phantasia* dans cette configuration proprement réductive ?

Si nous invoquons la *phantasia* ici, c'est parce qu'il y a, comme nous l'avons suggéré plus haut, une analogie structurelle avec la réduction poussée à ses limites, donc avec cette version de la réduction qu'est l'*epochè* hyperbolique par où, justement, un phénoménologiser non actuel (un cogito hyperbolique), lui-même en suspens, et non aiguillé sur le pré-être du transcendantal donne à ce dernier de re-phénoménaliser ses concrescences les plus absconses, selon des rythmes inouïs et étouffés par une continuité des présents qui, pour être celle du cogito phénoménologisant classique (non frappé par l'hyperbole du Malin Génie), était imperceptiblement instillée dans le transcendantal (dans ce qui était à analyser, à re-phénoménaliser). En effet, à cette structure de non alignement forcée par l'hyperbole répond aussi, structurellement, la *phantasia*. En un sens, la *phantasia* est, comme

<sup>3</sup> Nous avons développé le rapport entre *epochè* hyperbolique et ce que nous appelons « désalignement transcendantal » dans le texte suivant : « Suspensión hiperbólica y desalineamiento transcendental », in *Eikasia. Revista de filosofía*, n° 58, Oviedo 2014, pp. 103–124.

nous allons le voir, *ipso facto* à vocation hyperbolique, et ce de par sa structure. Essayons de nous en expliquer.

À y regarder de près, la structure de la représentification est semblable à la structure à trois termes mise en place par la réduction et formée par le moi phénoménologisant, puis les deux termes de la concrescence transcendante, à savoir, le moi constituant et le monde (comme rien que parties irréductibles et pourtant concrescentes). En effet, dans la *phantasia*, on retrouve un moi actuellement *phantasierend* (un moi présent qui *phantasiert* ici et maintenant), mais encore – et, comme nous l’avions évoqué, telle est la remarquable découverte de Husserl quant aux représentifications – la *phantasia* se fait, se tisse *depuis* une temporalité qui lui est propre et qui est aussi, elle-même, « produite » par la représentification. Autrement dit, *phantasier*<sup>4</sup> ne revient pas, tout simplement, à phantasier quelque chose, mais aussi, *nécessairement* (bien qu’*implicitement*), à phantasier le vécu (ou quasi-vécu) où (et à qui) apparaît ce qui est phantasié.

Ainsi, par exemple, je ne peux me souvenir d’un banal trajet quotidien appartenant au passé que si je re-constitue depuis mon présent représentifiant quelque chose de ma vie passée, quelque chose de ce qui présidait à ce quotidien désormais révolu que fut celui d’un autre lieu, d’une autre ville, d’une autre époque. Depuis le présent du souvenir je re-constitue le constituant, je re-constitue un transcendantal désormais passé *comme passé* (sans quoi je serais dans une sorte d’hallucination temporelle). Bien entendu, « je » ne re-constitue pas la vie passée pour avoir, enfin, accès aux visées de ce passé. La partie « vie » de l’a priori de corrélation étant la plus insaisissable, elle prend vie dès lors que les « choses » du passé se mettent à s’apparaître à nous de façon vive. Ainsi, le transcendantal passé représentifié se découvre comme impliqué – tout en concrescences – dans l’apparaître des choses passées. Par exemple, si tels ou tels immeubles que je voyais dans mes promenades quotidiennes dépassent le stade de simples mentions signitives et se mettent à vivre, c’est parce qu’ils le font depuis le vécu qui était le mien (telle tonalité, telles attentes) et que l’analyse découvre, aussi, enveloppé ou impliqué dans le moment chosal de la représentification de souvenir (tels ou tels bâtiments). Il serait donc plus juste de dire que « se » re-constitue quelque chose de ma vie passée à une époque précise dès lors que les choses de ce passé se mettent à vivre dans mon souvenir. Il y va là, justement, d’un implicite que la phénoménologie se doit de révéler et qui passe

---

<sup>4</sup> Nous préférons ce néologisme à « phantasmer » pour traduire « *phantasieren* ». Il permet d’éviter d’emblée toute fausse allusion au « phantasme ». Nous formons aussi sur cette même base morphologique toutes les variantes grammaticales qui en sont issues (participe passé, gérondif). Ainsi, et pour les mêmes raisons, nous préférons « phantasié » à « phantasmé » pour traduire « *phantasiert* ».

souvent inaperçu dans la mesure où nous avons tendance à nous diriger directement vers l'objet phantasié, souvenu, anticipé, en oubliant la partie subjective, représentifiée elle-aussi, mais implicitement, et qui, à même le phantasié ou le représentifié en général, et en stricte observance de l'apriori de corrélation, le *reçoit* (par exemple selon un angle, depuis un corps, dans une atmosphère, à l'aide d'un groupe d'actes de quasi-perception, quasi-jugements, même quasi-souvenirs).

Cette partie concrescente subjective de l'apriori de corrélation appliqué à la *phantasia* a ceci de fascinant qu'elle est représentifiée mais aussi présentifiante (depuis elle-même). Elle est phantasiée et phantasiante car c'est depuis son monde, sa subjectivité, son corps et son temps que le phantasié s'apparaît à nous. C'est comme si la réceptivité des représentifications devait se déplacer d'un cran, devait justement ne pas s'aligner sur l'actualité du moi représentifiant (le moi présent qui, à un moment donné, « se met à » phantasier ou à se souvenir), pour ainsi retrouver son « objet », son *phantasié* (tel ou tel centaure, selon les célèbres exemples de Husserl), *depuis* la seule réceptivité qui soit vraiment auprès du phantasié, à savoir, la quasi-expérience ou le quasi-vécu qui « est » vraiment auprès de son objet (quasi-vécu logé dans tel ou tel corps, appartenant à tel ou tel personnage, voire à moi-même, avec tel ou tel passé et telles ou telles aspirations couplées aux horizons de tel ou tel monde de *phantasia*, apprivoisant l'apparition du centaure selon tels ou tels actes, par exemple de perception et d'anticipation). La représentification représentifie de façon toute implicite un autre courant temporel, celui qui, justement, donne accès au représentifié. Le quasi-constituant « se » reconstitue et doit nécessairement « se » re-constituer pour que le représentifié se mette à vivre, certes, en moi, mais de lui-même.

*Ce n'est donc pas* le moi actuellement *phantasierend* qui est directement constituant. Il l'est, tout au plus, indirectement ou médiatement. Il l'est de ce qui le sera *directement*: le quasi-temps quasi-constituant de la *phantasia*. En un sens, la constitution transcendantale en jeu est, en fin de compte, une *phantasia* de constitution (une *quasi*-expérience, avec ses *quasi*-concordances et *quasi*-synthèses de recouvrement et d'explicitation). Elle se fait *depuis* un *Phantasieich* inactuel, et c'est bien lui, ce moi de *phantasia* qui est, en revanche, « vraiment » constituant du *phantasiert* ou *phantasié*. Il est, insistons là-dessus, constituant en *phantasia*. Méréologiquement parlant, c'est lui, le *Phantasieich* inactuel, qui est, pour le dire ainsi, une partie de la partie concrescente subjective (les autres étant des parties telles que le corps, les *phantasmata*, les quasi-actes) adossée à la *Phantasieerscheinung* ; et c'est en lui et par lui que vibre la partie affection des phantasiai-affections.

Afin de mettre en lumière cette analogie structurelle entre l'hyperbole de l'*époque* (le résultat de l'hyperbole étant le désalignement entre moi phénoménologisant

et moi transcendantal) et la *phantasia*, faisons de nouveau appel à l'exemple évoqué du centaure. Le centaure qui m'apparaît n'est pas orienté par rapport au moi actuel phantasmant (*phantasierend*). Ce dernier n'est absolument pas dans la scène de la *phantasia*. L'orientation impliquée dans l'apparition (le centaure s'approche au galop de mon côté droit) fait référence au *Phantasieich* ou plutôt – encore des implications cachées que l'analyse phénoménologique se doit de révéler de proche en proche – au *Phantasieleib* du *Phantasieich*. Or – et c'est l'essentiel de l'une des thèses que nous cherchons ici à transmettre – c'est à avoir coupé toute continuité d'être et de temporalisation entre le moi actuellement phantasiant et le *Phantasieich* inactuel (le désalignement ou non aiguillage que nous avons évoqué), *Phantasieich* depuis lequel et pour lequel il y a des apparitions de *phantasia* ou *Phantasieerscheinungen*, que le monde de la *phantasia* peut d'autant mieux s'employer et que les concrescences qui s'y jouent sont vraiment siennes, *Jeseinig* comme paraphrase Richir, et creusent leur phénoménalité à elles à l'intérieur du présent du moi actuellement phantasiant. Elles trouvent à s'y loger dans le porte-à-faux habilité par le désalignement entre le moi actuellement *phantasierend* et le vécu phantasié, ouvert, quant à lui, sur le monde de *phantasia*, ou sur ce que nous avons nommé l'excroissance des bords suscitée, justement, par cette situation (hyperbolique) de désalignement transcendantal.

Reprenre l'exemple évoqué du souvenir, somme toute banal, d'un trajet quotidien (i.e. d'un trajet appartenant à un quotidien passé), peut éclairer ce que nous essayons de transmettre, à savoir, les vertus phénoménalisantes de cette situation de désalignement transcendantal propre à la structure de toute représentification, fait structurel imperceptiblement hyperbolique, et susceptible d'amener, justement, cette excroissance des bords, si souvent passée ou étouffée sous l'éteignoir du présent. Il suffit de se faire une réflexion toute simple : comment se fait-il que le quotidien *passé* et reconnu, certes, comme ayant été, le plus souvent, banal, se présente à nouveau au ressouvenir, depuis le désalignement de la représentification, comme *étrange* et même fascinant ? Et pourtant, nous n'y ajoutons rien. C'est bel et bien l'un de ces trajets de ce quotidien passé appartenant à une autre époque, à une autre ville. Nous n'avons ajouté rien d'extraordinaire, et pourtant, ce quotidien passé tremble comme quelque chose d'extra-ordinaire, presque d'impossible : le fond d'inquiétude que ce quotidien passé (à l'instar de tout quotidien<sup>5</sup>) était constamment en train de recouvrir, à savoir, l'inextirpable part d'inquiétude de toute existence, se met à trembler à même ce quotidien passé lui-même.

<sup>5</sup> Cf. les très fines analyses de Bruce Bégout, notamment dans son remarquable ouvrage, récemment réédité, *La découverte du quotidien*, Fayard, col. Pluriel, Paris 2018. Voir notamment le chapitre I. de la 2e partie, pp. 159–224.

Or voilà que le quotidien-passé remémoré se met à trembler d'une façon qu'il ne nous est précisément pas donné de mettre en lumière (si ce n'est à de bien rares moments) en ce qui concerne notre quotidien *actuel*. C'est que, justement, et hormis de rares moments, ce désalignement fait défaut. À l'exception de certains moments de déroute, d'inquiétante étrangeté et autres formes de désalignement hyperbolique (méthodiques ou subites), nous sommes tenus en laisse par une forme d'écrasement et d'in-distance propres au Présent. Et pourtant, aux lisières du quotidien grouillent des concrescences qui, imperceptiblement, prennent à partie notre affectivité la plus profonde, une part de ce que Richir appelait notre « inconscient phénoménologique ». Une fois la bride du Présent relâchée dans le ressouvenir (la structure de la représentification consiste, justement, en cette relâche, en ce désalignement), ces prises à partie imperceptibles, presque douces, par où le plus profond de notre vie de jadis était appelé (ou affecté) aux lisières du quotidien d'autrefois, se mettent à refaire surface. Alors que nous ne faisons rien d'autre que rejouer en souvenir un trajet quotidien des plus banals, notre vie d'autrefois apparaît, en un sens, de façon plus profonde et, même plus vivace : c'est que le désalignement transcendantal propre à la représentification arrive à « rescaper », à re-phénoménaliser, toute une partie de l'inconscient phénoménologique des sens se faisant d'autrefois. Le présent d'autrefois n'étant plus pressant, mais dissous, justement, dans le souvenu, le cercle des concrescences quotidiennes passées arrive à se phénoménaliser dans tout son périmètre.

À même les choses souvenues, nous revoyons notre vie comme nous ne l'avions jamais vécue. Et pourtant nous n'avons rien inventé, rien « ajouté » au souvenu : à la faveur du désalignement transcendantal propre à la structure de la représentification de souvenir, notre vivre de jadis nous apparaît aujourd'hui avec ce qui, désormais, n'avait de cesse de nimber son quotidien, à savoir, ces « lieux » jusqu'où le sens s'amenait et ne pouvait – complétude de la concrescence obligeant – que s'amener. Ces lisières, loin d'être inessentielles au quotidien, étaient ce qui lui conférait son teint spécifique, cette irremplaçable couleur d'époque qui ne s'apparaît qu'au souvenir. Pourtant, elle n'était, jadis, pas moins présente. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une invention du souvenir ou d'un simple effet du temps (comme la couleur ocre que prennent les vieilles photos), mais bel et bien de quelque chose qui fut *effectivement* vécu autrefois, et ce à tel point que le souvenir le re-connaît comme ayant été présent, comme étant ce que nous n'eûmes de cesse de traverser, quoiqu'imperceptiblement : trop proche pour une vie trop arrimée au présent, nous ne pouvions que passer à travers.

Avant de revenir à la *phantasia*, arrêtons-nous sur un point de notre terminologie. Désormais, il nous faudra entendre « *phantasia* » d'une façon plus générique,



à savoir, comme cette capacité matricielle de s'extraire du présent, comme ce noyau de sauvagerie nécessairement présent dans toute représentification, du moins dans son incipit, et de façon à ce que celle-ci gagne l'orbite qui lui est propre, et qui est autre que celle du présent. En effet, un grain de *phantasia* est nécessairement à l'œuvre dans l'*incipit* des actes d'intropathie, d'anticipation, de souvenir, même dans la conscience d'image. C'est la force de la *phantasia*, son côté *direct* (nous y reviendrons), qui permet à la représentification, quelle qu'elle soit, de décoller, de gagner son autonomie de représentification, ses horizons à elle, son monde à elle. Ou, pour paraphraser E. Fink, c'est le recours à la sauvagerie inchoative de la *phantasia*, à sa force d'arrachement, qui confère à toute *Vergegenwärtigung* la dose d'*Entgegenwärtigung* lui permettant de s'enclencher *comme telle*, de déployer, tout en apesanteur, ses concrescences à elle, sans que leurs trajectoires se voient courbées par la force gravitationnelle du Présent. Dès lors, dans « *phantasia* » il ne faudra pas lire, dans ce qui suivra, une quelconque opposition au souvenir ; encore moins au souvenir tel nous venons de l'invoquer et tel nous aurons, encore, à l'invoquer dans le sillage de Rilke et d'A. Machado.

Retenons, en tout cas, que le non alignement du moi actuellement *phantasierend* et du *Phantasieich* en concrescence-de-*phantasia* pourvoit la déhiscence par où toutes sortes de concrétudes inouïes peuvent déployer à leur gré le circuit de leur concrescence, et ce dans toute leur latitude, amenant cette excroissance des bords de l'expérience faite de mondes en imminence d'être sans nous. Ces concrescences archaïques peuvent se déployer – il n'est pas anodin d'insister sur ce point encore une fois – d'être irréductiblement à distance par rapport à l'actualité phantasiante, c'est-à-dire, au moi actuel qui se met à phantasier. Ce dernier reste désormais dans une unité de concordance avec les autres éléments du registre du présent, unité de concordance parfaitement incompatible avec les mondes de *phantasia* qu'il convoque en son intérieur, mais qui ne *prennent* que parce qu'un *Phantasieich* avec son *Phantasieleib* s'y trouvent impliqués. En un sens, la phénoménalité de ces mondes de *phantasia* est préservée par dénivellation architectonique. Elle est impliquée comme horizon subjectif et chosal dans les deux rien que parties concrescentes, non aiguillées sur le moi actuellement phantasier, que sont le *Phantasieich* avec son *Phantasieleib* et la *Phantasieerscheinung*. C'est ce décentrement, ce non alignement des concrescences de *phantasia* sur l'actualité du moi phantasier qui permet une excroissance des bords, à savoir, toute une gerbe de concrescences inouïes convoquant les tréfonds des mondes de *phantasia* (côté chosal de cet a priori de corrélation désaligné de la *phantasia*-affection) et les abîmes de l'affectivité (versant subjectif ou vécu du tout concret *phantasia*-affection).

Remarquons, pour mettre un point à cette première partie, que cette affectivité *phantastique*, bien que mise en branle par une représentification, est bien loin d'être tout simplement « imaginaire ». Elle n'est tout simplement pas liée au Présent, mais elle n'en est pas moins concrète. C'est précisément l'architectonique qui ne place plus le concret sous condition de présent et même de « présent vivant ». C'est 1) le côté dissociateur de l'architectonique qui le fait : il y a plusieurs registres<sup>6</sup>. Or il est aussi 2) un côté résonateur qui, justement, n'expatrie pas ces concrescences hors présent de ce que la phénoménologie appelle le « présent vivant ». Bien au contraire, l'architectonique y loge les divers registres, tout en porte-à-faux, sous l'espèce d'une résonance qui n'est pas un aplatissement, un étalement, une assimilation en continuité mais plutôt, une résonance en hiatus. La « réduction au présent vivant » que Husserl appelait de ses vœux prend, dès lors, un tout autre visage : il s'agira plutôt d'une ouverture aux résonances architectoniques *vécues* au présent vivant, touchant le sujet certes « ici et maintenant », mais relevant de registres archaïques dont les concrétudes n'ont pas à composer avec le pouls de notre présent pour faire concrescence.

Nous pouvons voir les choses encore autrement. En fait, de ce que nous venons de dire découle que l'archaïque, dès lors qu'on se situe dans une phénoménologie architectonique *au sens fort*, n'est pas fait de proto-choses ; moins encore de proto-phénomènes ou proto-concrétudes (un peu comme dans la logique génétique de Husserl mise en œuvre dans *Erfahrung und Urteil* ou même dans les *Analysen zur passiven Synthesis*) en détresse, informes, infirmes et incomplètes, nécessités d'une quelconque ossature catégoriale, mais bel et bien de phénomènes à part entière qui font monde(s) au pluriel car ils font *leurs* mondes, selon une cohésion à eux, selon des a priori matériels sauvages réfractaires à nos catégories formelles. Mais quels mondes et quels phénomènes? Des mondes entre-aperçus qui n'ont ni le temps ni l'espace, nous dit Richir, de se temporaliser/spatialiser, c'est-à-dire, de se phénoménaliser. Des mondes, toutefois, où se déploient des concrétudes qui, en un sens, sont déjà complètes et parfaitement à même les concrescences qu'elles

<sup>6</sup> Pouvons-nous approfondir la traduction méréologique de cette situation de multistratification tout à fait inouïe? S'il y a, avons-nous proposé dans d'autres travaux, des *registres de concrescences*, il ne saurait y avoir de *concrescence entre registres*. Cela reviendrait à une façon de retrouver l'unité du *Vorsein* et la téléologie plus ou moins unitaire de constitution d'un monde *un* ; à retrouver, en fin de compte, le concept classique de registre avec lequel travaille la phénoménologie classique, ainsi que l'idée, plus ou moins extrinsèque, ou non intrinsèquement phénoménologique, d'architectonique. Le fait qu'il y ait des registres de concrescences mais nullement *une* concrescence entre registres (ce qui finirait par écraser la pluralité des registres et reviendrait à une forme, proprement méréologique, d'Idéal Transcendental) entraîne de profonds remaniements méréologiques dans la vie transcendantale.

intègrent ; des concrétudes, en fin de compte, en parfaite syntonie avec leur registre de concrescence. Ces concrétudes – il est important d'insister sur ce point – ne sont nullement en défaut de constitution, elles n'ont pas à être *reprises* en vue d'une quelconque stabilisation.

Elles ont pourtant, non pas par reprise constituante en vue d'une stabilisation en présent, mais bel et bien par transposition architectonique et – avions-nous dit plus haut – résonance, *part* au sens du présent, ou, si l'on veut, au sens de notre monde (qui y est transpassible). Or il faut bien s'aviser sur ceci que le propre des concrétudes archaïques se révèle dans leur indifférence à notre égard, dans leur – pour reprendre encore une fois ce néologisme richirien inspiré visant à détourner *Sein und Zeit – Jeseinigkeit*. Elles ne nous attendent pas et n'ont pas à nous attendre pour être concrètes, pour faire concrescence ; à vrai dire, on n'appartient pas essentiellement au circuit de leur concrescence. On s'y trouvait par accident. On n'aura fait, tout au plus, que les frôler de façon con-tingente. Elles n'ont pas à composer avec une quelconque aperception transcendante, ou avec d'autres matrices de simulacres ontologiques. Rencontre hasardeuse de nécessités touchant à d'autres mondes, on ne fait qu'effleurer leur inertie de concrescence.

Embarqués un tant soit peu dans le mouvement, cela suffit à donner le vertige : on assiste par éclairs au tissage d'un monde sans nous, dont la complétude entraîne, comme le tout dernier et le plus inessentiel des scolies, notre propre absence. Ainsi, le centre de gravité de telles concrescences se trouve en situation de désalignement transcendantal par rapport à notre présent constituant. C'est néanmoins en vertu de cette impuissance que la subjectivité accueille des phénoménalisations foisonnantes de mondes auprès desquels, justement, elle se reçoit, renaît, clignote. Elle sera, par après, à même de se reprendre, de se reconnaître, de se ré-identifier depuis des registres architectoniques dérivés dont la temporalisation, continue, permet de tels actes (de reconnaissance, de ré-identification). Or, il n'en reste pas moins que ce sous-bassement archaïque et désaligné est bel et bien ce qui donne vie au sujet, bien que ce lieu, comme tel, soit fait de sens qui se font trop vite et trop lentement à la fois ; des rythmes, en tout cas, trop en désaccord avec le flux du présent pour qu'il soit possible de dire « je » à ce registre même. Cependant, on l'aura compris, ce « je » n'en est pas moins sensible, par résonance architectonique. Il s'y ressource, il s'y abreuve, il s'en nourrit. La transpassibilité est donc le fait de cet oxymore en quoi consiste une impuissance indéfiniment infinie ou puissante ou, ce qui revient au même, une puissance indéfiniment finie ou impuissante.

Quoi qu'il en soit, le « moi » présent, malgré ces percées architectoniques dans l'archaïque, ne saurait disparaître. Consentant à un désalignement, selon un écart indéfini par rapport à lui-même, le moi se reçoit depuis un ailleurs. Déclenché par

époque hyperbolique (méthodique ou amenée par la *phantasia*), ce mouvement d'ouverture par désalignement est structurellement analogue à celui de la représentation, et donc à celui de la *phantasia*. L'hyperbole du désalignement dégage l'expérience, pour le sujet, d'un radical *se recevoir à même d'autres mondes*, sous les auspices d'horizons d'absence *autres* que ceux de ce monde. Le sujet est donc plus profond que les limites découpées par le versant subjectif de l'a priori de corrélation impliqué dans la constitution de ce monde-ci, symboliquement institué. Autrement dit, une partie indisponible de notre subjectivité entre en concrescence avec d'autres mondes situés aux lisières de ce monde symboliquement institué. Après quoi, « elle en revient ». Elle en revient changée car elle se sent renaître en coalescence avec des horizons inouïs où, désalignée, elle s'affecte tout en écart. Tout en écart – disons-nous – pour autant qu'elle y est affectée, souvent de force et de façon inopinée, tout comme nous pouvons, par un hasard du destin, nous voir affectés à tel ou tel poste, en vue de telle ou telle mission. Mais comment a lieu cette affection, qui est aussi « affectation » entendue dans les deux sens que nous venons d'évoquer ?

## **2. Sur la différence entre la *phantasia*-affection (comme tout concret) et le complexe imagination-affect (comme tout morcelable)**

Toute affection est, en vertu de sa part de *phantasia*, affection en désalignement. C'est ce désalignement transcendantal qui assure sa concrétude, comme si les concrescences, à leur niveau le plus archaïque, ne pouvaient se faire que sur les lisières de l'expérience. Les *phantasiai*-affections participeraient de cette sorte d'excroissance des bords que le désalignement transcendantal (en fait, un autre nom de l'hyperbole) déclenche. Ainsi, l'affection, pour pouvoir gagner toute sa concrétude, se doit d'être phantastique, d'être affection originellement distordue, c'est-à-dire en déport (par affectation à un ailleurs). La *phantasia*-affection ne nous affecte dans toute sa profondeur que parce qu'elle nous somme d'accepter une affectation aux lisières du monde et de nous-mêmes. Nous y sommes affectés dans le double sens de la *phantasia*-affection : celui d'une affection sous condition d'affectation (déport phantastique) auprès d'un ailleurs. Avant de convoquer ce qui joue aux lisières des *phantasiai*-affection pour leur conférer la concrétude ultime que cette inertie de désalignement aura déclenchée, à savoir, les mondes de *phantasia* sur lesquels elles ouvrent, il convient d'opérer une abstraction provisoire nous permettant de bien cerner le propre de la *phantasia*-affection, notamment par rapport au complexe imagination-affect. Au fond – nous l'avons

suggéré, mais encore faut-il, à présent, l'expliciter – les versants « *phantasia* » et « affection » jouent comme garde-fous réciproques assurant l'archaïsme du tout concret *phantasia*-affection, assignant la *phantasia*-affection à son authentique résidence architectonique.

En effet, une *phantasia*, dans sa concrétude phénoménologique, voit son archaïsme « phantastique » attesté du fait d'entrer en concrescence avec une affection, et de *ne se soutenir qu'*à être habitée par le mouvement d'une affection. C'est cette part irréductiblement affective de telle ou telle *phantasia* qui fait que je ne la confonde pas avec, mettons, une quelconque indétermination bariolée. Une « vraie » *phantasia* est traversée d'affection. En revanche, cette dimension proto-ontologique fait défaut dans le cas d'une simple indétermination bariolée, fruit du hasard ou assemblée après coup.

Indétermination ne fait pas, *ipso facto*, profondeur architectonique. Ainsi, une simple indétermination aura beau être indéterminée, la profondeur proto-ontologique de l'affection y fait défaut, du moins comme partie concrescente : preuve en est que cette indétermination – mettons qu'il s'agisse d'un mauvais tableau non figuratif – se tient, et se tient de façon plus ou moins figée (comme tout concret à part entière) : nul besoin du concours concrescent d'une autre partie dépendante. Paradoxalement, c'est sa non détresse ontologique, ou sa complétude méréologique (elle peut être un tout à part entière, elle n'est justement pas un rien que partie) qui atteste son caractère architectoniquement dérivé. Retenons, en tout cas, qu'il y a bel et bien des indéterminations non figuratives qui sont bien loin d'être des *phantasiai* ; des non-figurations qu'aucune affectivité proto-ontologique ne vient habiter, des bariolages de surface qui se situent à des registres architectoniques dérivés (ouverts par la *Stiftung* de l'imagination).

C'est ainsi que – disait-on – un mauvais tableau figuratif *ne nous entraîne nulle part* ni ne semble venir de nulle part : la dimension d'affection en est absente. Il se borne à être là, retombant constamment sur ses propres pieds, coïncidant avec ses traits, ce qui rend le caractère supposément « phantastique » de sa non-figuration d'autant plus agaçant et parfois franchement inquiétant. Pareil à lui-même, le mauvais tableau non figuratif devient, dans le meilleur des cas, un objet décoratif. Il est sans mouvement de ne pas requérir, pour « être ce qu'il est »<sup>7</sup>, le concours concrescent d'une autre partie ; soit, par exemple, et à l'instar de la *phantasia*, le concours d'une affection. Affection qui, à son tour, est elle-même inséparable de sa dimension de *phantasia*, sans quoi elle s'« insulariserait » en affect.

---

<sup>7</sup> Nous utilisons sciemment les termes que Husserl emploie dans la 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique* quand il s'agit d'introduire les parties non indépendantes ou « moments ».

Méréologiquement parlant, l'affection abandonnerait son statut de « rien que partie » ou « partie concrète »<sup>8</sup> pour se transposer, méréologiquement<sup>9</sup>, en « fragment » : partie relativement indépendante, sorte de presque-tout, pouvant intégrer un tout morcelable (un « *verstückbares Ganze* »). La part de *phantasia* (infigurable) en concrescence avec l'affection atteste le caractère non psychologique et non personnel (mais bel et bien proto-ontologique et directement interfacticiel) de l'affection. Que l'affection comme rien que partie ne se tienne dans sa concrétude si ce n'est en concrescence avec de la *phantasia* atteste de la façon dont la profondeur affective proto-ontologique mord sans solution de continuité sur le schématisme, et plus concrètement sur ce que Marc Richir appelle la transcendance absolue physico-cosmique. Sans cet élan de transcendance schématique que lui procure la *phantasia*, l'affection verrait implorer sa profondeur proto-ontologique dans les parages plus ou moins privés et psychologisants de l'affect.

Qu'en est-il, du point de vue méréologique, des transposés architectoniques respectifs de l'affection et de la *phantasia* ? Il est en effet à noter que « affect » et « imagination », bien qu'obscurément rapportés l'un à l'autre (c'est justement ce que l'analyse phénoménologique se doit de cerner, et ce que la psychanalyse cherche par d'autres moyens<sup>10</sup>), se présentent comme séparés et relativement indépendants, alors que « *phantasia* » et « affection » sont d'emblée, pris à leur registre architectonique, des rien que parties, donc des concrétudes en concrescence qui ne peuvent être concrètement ce qu'elles sont qu'au sein de la *phantasia*-affection comme tout concret, c'est-à-dire, comme tout ne préexistant pas à ses concrétudes en concrescence mais, justement, les réfléchissant en concrescence. Alors que les

<sup>8</sup> L'expression « partie concrète », souvent utilisée par Richir peut, parfois, prêter à confusion. Il se trouve qu'elle est parfois utilisée par Husserl lui-même dans un sens carrément opposé. Il faut comprendre l'usage richirien de l'expression « partie concrète » non pas au sens d'un « concret » ou d'un « tout concret » (pouvant être repris comme partie dans d'autres tous). Bien au contraire, il faut entendre dans « partie concrète » une « partie étant concrètement partie », donc n'étant que rien que partie.

<sup>9</sup> En effet, la transposition architectonique implique aussi une transposition méréologique. Autrement dit, chaque registre architectonique a une certaine syntonie méréologique.

<sup>10</sup> Par des moyens internes à l'intrigue symbolique déjà en place, en la retournant ou en la déplaçant, en la surcodant, en la recodant ou en la décodant. Or même un supposé décodage reste à l'intérieur de l'intrigue symbolique, joue son jeu (et se doit de le jouer pour avoir une quelconque portée thérapeutique). La phénoménologie, quant à elle, se posera la question de la transposition architectonique, autrement dit, la question de la *base phénoménologique* des termes en question (telle ou telle imagination, l'un ou l'autre affect). Jamais la psychanalyse n'adopte, du moins de façon directe, cette démarche architectonique et génétique. Cependant, cela ne veut pas dire qu'elle ne puisse (et même ne doive !) en tenir compte dans les situations concrètes de thérapie. Sur ce tout dernier point et sur le rapport nécessaire et complémentaire entre psychanalyse et phénoménologie, cf. Mesnil, Joëlle, *L'être sauvage et le signifiant. Marc Richir et la psychanalyse*, MJW-Fédition, Paris 2018.

concrétudes « *phantasia* » et « affection » sont des rien que parties et que leur précarité ontologique est le garde-fou de leur profondeur phénoménologique, « imagination » et « affect » paraissent comme des parties indépendantes, comme si leur transposition architectonique allait de pair avec une transposition méréologique ayant eu pour effet l'« insularisation » des rien que parties dont elles sont le transposé architectonique.

Mais essayons à présent de creuser à nouveau la différence entre *phantasia* (affection) et imagination (affect) depuis un autre angle, à savoir, celui de leur contenu, de leur vérité, de leur *quid* et, encore plus profondément, des types de questions auxquelles ils sont susceptibles de donner lieu.

Il faut se résoudre à penser cette chose difficile et incommode qu'au fond, la *phantasia-affection n'admet même pas*, eu égard à elle-même et de façon concrète (et non pas, bien entendu, théorique), la question de son *quid*. Il n'y a pas vraiment lieu de se demander, dans le courant de l'expérience concrète d'une *phantasia-affection*, *ce que* nous sommes en train de *phantasier* si ce n'est, justement, au prix d'une transposition architectonique. Interpeller la *phantasia*, fût-elle perceptive, quant à son « *ce que* » n'est possible qu'au prix de rompre sa propre structure de phénoménalisation et, plus concrètement, sa temporalisation. En un sens, on sait très bien ce que nous sommes en train de phantasier. On le vit (par exemple, tel personnage de théâtre). On s'y trouve embarqués, on s'en affecte. Prendre du recul et se poser la question du contenu d'*être* de ce vers quoi nous sommes transportés (i.e. comment est ce personnage de théâtre, à quels traits est-il reconnaissable ?) et du contenu de notre vécu (qu'est-ce qui, de lui, est proprement vécu ? lequel de ses traits se retrouve dans mes *phantasmata* ?) reviendrait à casser ce par quoi la *phantasia-affection* est concrète, à rompre son milieu de concrescence, à en forcer, précisément, la transposition architectonique. Nul besoin de s'attarder sur des médiations : c'est à lui, Macbeth ou Le Cid, que l'on touchait vraiment, voire *directement*. Le sujet sait qu'il est porté par une *phantasia-affection* concrète sans avoir à se demander ce qu'il est en train de vivre, sans avoir à s'enquérir, explicitement, sur la teneur de *ce qu'il* vit et se poser la question de la *correspondance* avec qui serait supposément phantasié.

Quoi qu'il en soit, le côté « *direct* » de la *phantasia* (qui la rapproche, structurellement, de la perception, et l'écarte de l'imagination, quant à elle structurellement analogue à la conscience d'image) ne doit pas prêter à confusion. Certes, il y a bien, dans la *phantasia*, à l'instar de la perception<sup>11</sup>, des *écarts*, qui

<sup>11</sup> Il y a analogie structurelle entre perception et *phantasia*, et justement pas entre perception et imagination ou conscience d'image ; sauf à détenir, justement, et comme le dénonçaient déjà les *Recherches Logiques*, une fausse théorie de la perception (comme représentation par images).

se répercutent comme en cascade, entre *phantasmata*, apparition de *phantasia* et aperception de *phantasia*, tout comme, dans la perception, il y a des écarts entre les sensations (ou *Empfindungen*), les adombrations, et la chose effectivement perçue. Ainsi, parler du côté « direct » de la *phantasia* comme nous l'avons fait ne saurait ignorer qu'il y a un certain jeu, à savoir, un assemblage de moments dépendants, de rien que parties (*phantasmata*, apparitions de *phantasia*, aperceptions de *phantasia*), une cohésion qui a du jeu, qui vit du dedans sa propre cohésion, sans la poser comme toute faite. Il y a bien, justement, ex-périence, traversée vers le phantasié, transition vécue du dedans vers le réel-phantasié qui, précisément, est aux antipodes de quelque chose qui se donnerait comme prêt, comme tout fait. Le vivre *direct* de la *phantasia* auquel nous faisons allusion pointe vers un être directement aux prises qui se situe aux antipodes d'un être « directement » surpris ou assommé par une « cohésion » externe et déjà fait, ce qui, désormais, verserait plutôt du côté de la non-expérience, voire de ce qui est non pas véritablement « ex-périmenté » mais pathologiquement subi.

Malgré l'analogie structurale entre *phantasia* et perception, une différence essentielle subsiste qui, justement, est aussi à même d'induire maintes confusions. Architectoniquement plus profonde, la *phantasia* est, en un sens, plus directe que la perception elle-même. Ou, pour le dire autrement, la *phantasia* est sous condition d'être *directe* et ce du fait de son régime de temporalisation (discontinu, intermittent). Tout comme la stabilité d'un vélo n'est assurée que par l'élan vers l'avant, la *phantasia* ne peut pas se permettre de cesser d'être *directe* (à moins de cesser d'être ce qu'elle est) et de « vivre dans et vers » le phantasié, là où la perception, soutenue, quant à elle, par un régime de temporalisation continue, à tissage serré, peut se permettre de ne pas fixer son perçu, de s'étaler dans des méandres et autres in-directions eu égard à son perçu (par exemple, des modifications de neutralité voulues, des inflexions du regard qui fixent le contenu, le *Gehalt*, du vécu, ou l'esquisse comme telle), sans pour autant abandonner le terrain du percevoir. La continuité des présents permet, dans le cas de la perception, ce que, précisément, l'intermittence et la discontinuité des *Phantasiereischeinungen* ne permettent pas, à savoir, arrêter dans un supposé présent l'*Abschattung* pour, éventuellement, se poser la question de sa teneur, voire se demander s'il y a va bien de l'*Abschattung* de tel ou tel objet perçu<sup>12</sup>. À peine essayons-nous de procéder de la sorte dans le

<sup>12</sup> Ce qui, déjà, dans la perception, est absolument antinaturel, bien que faisable, par exemple moyennant la modification de neutralité spontanée suite à un conflit doxique dans la perception. Par exemple : la tour que je vois au loin, est-elle carrée ou ronde ? Une fois posée la question, je ne peux me rapporter que sur l'*Abschattung* en en suspendant le sens d'appréhension qui l'animait (p. ex. il y a là une tour ronde) afin de *ne* scruter *que* ce qui m'apparaît, me retenant de m'engager



cas de la *phantasia*, que l'on transpose l'apparition de *phantasia* en un *Bildobjekt*, flottant, à son tour, dans un autre régime de temporalisation. À vrai dire, c'est l'écart même entre apparition de *phantasia* et aperception de *phantasia* que l'on transpose en différence entre *Bildobjekt* et *Bildsujet*.

Il est vrai que la terminologie de Husserl, et plus particulièrement l'usage du terme « reproduction », peuvent prêter à confusion. Mais on ne saurait lui en tenir rigueur, du moment où, notamment dans le cas de *phantasia*, il s'agit, pour la plupart, de manuscrits de recherche. Au fond, les hésitations terminologiques ne font que révéler les hésitations d'une pensée qui se cherchait en se mettant, tour à tour, à l'épreuve de l'écriture, dans ce qui, inchoatif, n'était que provisoire, et voué à être repris. Certes, pour autant que, dans la *phantasia*, il est question de reproduction, il n'est pas étonnant que la question de la ressemblance puisse se poser. Or « reproduction » ou « représentification » ne signifie pas forcément reproduction d'un original, encore moins reproduction d'une perception. Il s'agit d'abord d'une « mise en jeu » qui passe, nécessairement, par le sujet, ou qui y trouve sa source, et ce bien qu'il n'en ait pas l'initiative, comme dans tous les cas de représentifications involontaires (notamment dans la *phantasia* ou le souvenir). Le caractère direct de l'acte de *phantasia* rend absurde et antinaturelle la question même de la ressemblance.

En revanche, la question peut bel et bien se poser à l'aune de la structure, quant à elle duale et médiate, de l'imagination ou la conscience d'image, et ce bien que les images se trouvent être, parfois, évanescences (comme pour la conscience d'image « interne »). Dans ce tout dernier cas, et tout évanescences qu'elles soient, ces images sont bel et bien des *Bildobjekte*, et sont prises dans une autre structure qui permet, justement, de poser la question de leur ressemblance au regard d'un *Bildsujet*.

Le genre d'évanescence des *Phantasieerscheinungen* est tout autre. L'apparition de *phantasia* est innervée d'affection, ce qui, en un sens, suppose qu'elle *ne nécessite pas de figuration pour être concrète*. Sa concrétude ne se joue pas dans la vivacité de sa figuration ou, pour être plus exacts, sa vivacité, portée qu'elle est par l'affection, ne dépend point de la saturation plus ou moins grande de la *phantasia*-affection (dans sa partie figurable). Sa vivacité, sa concrétude de *phantasia*-affection se jouent dans l'effectivité de son caractère transitif. On s'y sent enveloppé et transporté vers une transcendance. Le contact y est. Il se fait selon une temporalisation qui n'admet pas que l'on pose la question de la ressemblance entre la partie figurée de l'apparition de *phantasia* et ce qui y est *phantasié*. En un sens, il n'y a même pas le temps. Bien plus : dès lors que la partie affection y est, et

---

dans le mouvement naturel de transcendance propre de toute adombration comme adombration de quelque chose. Or c'est justement la continuité de la temporalisation perceptive qui permet un tel scrutin, désormais impossible dans le régime de temporalisation propre à la *phantasia*.

que la condescence *phantasia*-affection s'est faite, la réponse est déjà là ou, plutôt, quelque chose est en transition vers un réel (au sens winnicottien)<sup>13</sup> et l'effectivité vécue de cette transition rend absurde toute question.

Avoir recours à ce qui se passe, pour le spectateur, quand il assiste à une pièce de théâtre peut s'avérer, ici, fort éclairant. Lorsque l'illusion théâtrale *prend*, l'acteur qui apparaît « dessine » une *phantasia*-affection qui, prenant à partie la subjectivité du spectateur depuis des latitudes désormais insoupçonnées, transporte ou met en transition vers un réel phantastique ou, si l'on veut, vers ce qui résulte de l'élargissement architectonique du réel, vers un réel phénoménologique qui contient le personnage phantasié, dans l'ipséité de son sens, dans une ipséité toute à lui que la transpassibilité du spectateur accueille. La question de la « vérité » de la *phantasia*-affection se pose, désormais, autrement. Isoler la *phantasia*-affection « perceptive » pour y déceler une quelconque ressemblance ne ferait que précipiter une transposition architectonique. Le mouvement concret de transition propre à la *phantasia*-affection « perceptive », tout en écart, se transposerait en structure duale *Bildobjekt-Bildsujet*. La vérité comme correspondance entre l'image (le *Bildobjekt* ; en l'occurrence la figure de l'acteur) et son référent (le *Bildsujet* ; le personnage représenté) se substitue à la « vérité » de la *phantasia*-affection « perceptive ». Mais que dire de cette dernière forme de « vérité » ?

Gagée sur sa propre concrétude – bien plus que de *phantasia*-affection « vraie », il faudrait parler de vraie *phantasia*-affection – elle est performative. Or, cette performativité n'est pas intransitive ou auto-référée. La *phantasia*-affection ne saurait épuiser sa phénoménalité dans une auto-affection. Bien au contraire, elle consiste, avant tout, en un être-en-vérité performatif qui, néanmoins, touche à quelque chose d'autre que soi. Elle bute sur un réel, sur une altérité. Ce tout dernier point est loin d'être anodin et appelle, effectivement, une précision supplémentaire : le caractère performatif de cette « vérité » de la *phantasia*-affection n'en est pas moins transitif, ouvrant sur « quelque chose » qui est de l'ordre de ce réel architectoniquement élargi dont les strates les plus archaïques peuvent être touchées par la *phantasia*, nécessairement en condescence, ici, avec l'affectivité. C'est ainsi que la *phantasia*-affection « perceptive » suscitée par un acteur incarnant véritablement son personnage nous donne de le toucher (tout en gardant l'écart, transitif, de cette « transition infinie » vers le réel qu'évoque M. Richir avec Winnicott). Et ce réel de la *phantasia*-affection, « perceptive » ou pas, l'est, comme nous allons le voir, de convoquer tout un monde. C'est que la transcendance du réel, architectoniquement comprise, est gagée sur la pluralité des mondes, sans

---

<sup>13</sup> Cf. Richir, *Phantasia, Imagination, Affectivité*, J. Millon, Grenoble 2004, pp. 497–520.

quoi ce réel et cette transcendance seraient menacés de se voir imposer le style de transcendantalité d'une seule subjectivité.

### 3. L'affection (-*phantasia*) comme affectation (phantastique) à d'autres mondes

Ces précisions sur la différence entre *phantasia* et imagination étant faites, reprenons à nouveaux frais l'élan de transcendance des *phantasiai*-affections dans ce qui en complète la concrétude, à savoir, dans son ouverture vers d'autres mondes, vers leurs mondes à elles. C'est ce qui fait, comme nous venons de le voir à l'aune de la différence avec le complexe<sup>14</sup> imagination-affect, que la *phantasia*-affectation se vive comme un arrachement proto-ontologique.<sup>15</sup>

Par l'entremise d'une *phantasia*-affectation, c'est tout un monde qui, soudainement, fait irruption. Cette irruption requiert (ou, à vrai dire, a déjà requis, a d'emblée pris à partie), pour entamer sa phénoménalisation, une partie de nous qui nous est propre, mais où l'on ne se reconnaît pas de prime abord. C'est justement à ces occasions précises que Richir parlera de mort symbolique. Voilà que nous assistons au surgissement de mondes archaïques qui ne nous ont pas attendus ou qui semblent se passer de nous, c'est-à-dire, de mondes dont la phénoménalisation pleine implique notre disparition. Or cette imminence de disparition qui nous affecte de nous affecter aux lisières de nos possibles nous ressource, nous recharge, nous fait revenir d'ailleurs : nous constatons la renaissance juvénile, inentamée, de parties abscondes de notre vie. C'est que, sommeillant la plupart du temps, nous sommes aussi cette partie du fond de notre vie qui, soudain, d'entrer en concrescence avec des mondes autres, se réveille. Lisons un passage très évocateur de *Phénoménologie en esquisses* :

[...] parfois telle couleur – à l'instar du jaune de Bergotte –, telle *Stimmung* (qui a toujours ces caractères), tel paysage, etc., nous paraît surgir [486] de nulle part en vue de nulle part, nous retourne énigmatiquement jusque dans nos profondeurs les plus intimes, nous émeut comme dans une « divine surprise », nous arrache à notre âge et aux contingences de la vie, nous donnant l'impression que nous n'avons jamais vieilli et ne devrions jamais vieillir.<sup>16</sup>

<sup>14</sup> Qui n'est pas un tout concret, mais, justement, un complexe fait de parties séparables.

<sup>15</sup> Et non pas, par exemple, comme un arrachement vécu sous l'espèce d'une obsession névrotique ou, du côté des psychoses, d'une mélancolie malade.

<sup>16</sup> Richir, *Phénoménologie en esquisses*, J. Millon, Grenoble 2004, pp. 485–486. Nous pourrions évoquer, sur cette même ligne, la problématique du sublime. Cf. sur ce point Carlson, Sacha: « Lo

Cette force d'arrachement proprement *phantastique* n'est autre que celle, parfaitement générique, de l'apriori de corrélation compris comme concrescence de deux parties dépendantes (génériquement, ce qui est de l'ordre de la vie et ce qui est de l'ordre du monde, le vécu et ce qui s'apparaît dans le vécu). En tout cas : l'apriori de corrélation entre la vie et le monde n'est pas brisé (il n'y a pas ici de dépassement de la phénoménologie). Il y a, bien plutôt, un approfondissement architectonique de celui-ci, approfondissement débloquent par un désalignement phantastique qui permet l'affect(at)ion du sujet jusque dans les registres les plus profonds. J'irai même jusqu'à dire qu'il y a, à ces registres archaïques, une intensification de l'apriori de corrélation ; ce en quoi *phantasia* et affection sont indiscernables. Pourquoi une intensification ? Parce que la concrescence a lieu sans l'entremise du présent. La concrescence se fait sans avoir à composer avec la forme du présent, sans qu'elle se fasse à l'aune du maintenant, ou du présent vivant. En effet, c'est sur fond de présent continu qu'il est loisible de former des abstractions, de penser la *phantasia* d'un côté et l'affection de l'autre, dès lors que cette pellicule continue serait, en principe, à même de recueillir ce qui s'y dépose. Or il n'est en rien : le registre auquel (nous) prend la *phantasia*-affection n'est point doublé ou tapissé dans toute sa dimension de la continuité des présents. C'est justement ce lieu architectonique réticent à toute bijection sur la ligne serrée des présents qui, relâchant la bride de la continuité des présents, permet à une affection (en présence mais sans présent) de « s'amener » aux lisières du monde. Affection qui est donc aussi, nécessairement, une « affectation » phantastique ou déport, un arrachement forcé, soumis à une rigueur, celle de la concrescence elle-même, à laquelle seule une *phantasia* non aiguillée sur le présent peut se rendre transpassible.

Or, déjà d'un point de vue strictement structural, la concrescence – c'est là, croyons-nous, la force génétique et architectonique de la méréologie – n'est pas co-présence, et n'a pas à l'être. Autrement dit, la formalité de la concrescence est parfaitement indifférente au présent : la « forme-présent » n'en a pas le monopole. La concrescence se fait sans liant, sans troisième terme, et c'est ce qui fait sa force : celle-ci ne repose que sur les parties, précisément comme *rien que parties*. L'effectivité de la concrescence ne dépendant pas d'un troisième terme, sorte de liant transcendantal répondant, par exemple, aux noms de « chair », d'« être », de « temps immanent », l'analyse méréologique ouvre, justement, à l'étude de toutes sortes de renvois, intentionnels et architectoniques, par-delà (mais aussi en-deçà) du présent, voire d'autres versions de phénoménalité saturée ou qualifiée d'une

---

sublime y el fenómeno (Kant, Richir) », tr. espagnole par P. Posada, in *Ápeiron. Estudios de filosofía*, n° 3, Madrid 2015, pp. 117-127.

façon ou d'une autre et compromettant, par-là, le caractère foncièrement inopiné de la concrescence.

Il est pourtant vrai que les concrescences, pour autant qu'elles se phénoménalisent, se font – nous dira Richir – « en présence », toute la difficulté étant de ne pas lester cette présence ou cet « en présence » de l'impressionnalité du présent.<sup>17</sup> La suite du passage cité pointe, en effet, vers la possibilité d'un recroisement d'horizons de passé et de futur transcendants qui ne se fait pas – qui n'a pas à se faire, qui n'a ni le temps ni l'espace de se faire – sous les auspices du présent:

Et cependant, puisque, à ce registre architectonique, où il ne peut être question que de la proto-temporalisation/proto-spatialisation de l'instantané en lui-même hors temps de présent des revirements, le recours au présent husserlien muni de ses protentions et de ses rétentions nous est interdit, il faut bien que la proto-temporalisation le soit d'horizons transcendants de temps sans présupposition de présent, et même de présence comme comportant toujours déjà en elle-même, mais sans présent assignable, *son* passé et *son* futur.<sup>18</sup>

Il y a lieu de comprendre le clignotement en termes méréologiques. En effet, ce n'est que par à-coups, par intermittences, que le phénoménologiser – dans la phase de présence qu'il s'emploie à étaler – peut être « à la hauteur » des rythmes de concrescence qui s'y font espace. La rigueur de la concrescence elle-même nous tient hors d'haleine, pour ainsi dire. À suivre son mouvement – nous dit Richir plus loin – c'est « comme si, par-là, nous n'étions encore et toujours qu'aux lisières du monde ou des mondes pluriels que nous ne faisons qu'entrevoir [...] ».<sup>19</sup> C'est par intermittences, relayées par des *phantasiai*-affections fugaces que nous sommes reçus dans ces mondes. La vie est portée tour à tour quelque peu au-delà de ce qu'elle tenait pour ses limites (nous retrouvons, bien sûr, le sens de ce que Maldiney appelait « transpassibilité »), se surprenant elle-même à avoir *pu* là où elle ne l'aurait jamais *cru* ou *su* (« nul ne sait ce que peut un corps » selon le célèbre mot de Spinoza). Notre vie se découvre soudainement, *par intermittences*, comme grandie et approfondie, elle est soudainement « affectée aux lisières » dans les deux sens du terme, double sens que l'on retrouve dans le concret biface de toute *phantasia*-affection.

Il y a donc chaque fois un se recevoir de la vie à même le « transcendantal » de tel ou tel monde (le rythme, les espaces-temps, *ses* horizons), l'un ou l'autre

<sup>17</sup> C'est ce lieu de non impressionnalité du revirement, lieu insaisissable, que Richir appelle « l'instantané ».

<sup>18</sup> Richir, *Phénoménologie en esquisses*, pp. 485–486.

<sup>19</sup> *Ibidem*.

phénomène pouvant en être l'emblème : une éclaircie dans le ciel après un jour de pluie, le changement des saisons qui s'annonce, un arôme, le bruit du feuillage dans les arbres, une mélodie. Nous ignorons d'où cette incitation peut bien procéder. Tout comme ce jaune de Bergotte proustien, dont nous parlait Richir, certains phénomènes s'avancent comme l'emblème d'un monde tissé d'une consistance *autre*. Ils semblent, par là même, nous tendre la main, nous offrir l'impossible possibilité d'y demeurer, voire d'y initier une téléologie différente, sous les auspices d'horizons tout autres, en écart par rapport à ceux de ce monde symboliquement institué où l'on se reconnaît, où l'on se reprend, où l'on n'aura fait que se narrer sans cesse. Or il est des instants, réticents à s'assimiler à cette narration de soi, où l'on se dit : tel ou tel paysage, telle ou telle mélodie, telle ou telle saveur pourraient *suffire à faire monde*. Ils annoncent, étrangement, une sorte de complétude aux lisières de ce monde ci, complétude tenue par des vortex de concrescence situés au-delà des limites de notre monde, et empiétant sur des mondes autres, non pas par accident, mais parce qu'ils y appartiennent, parce qu'ils en viennent. Pour de tels phénomènes, l'accidentel revient plutôt à avoir échoué sur un monde, le nôtre, qui n'est précisément pas le leur. Nous avons affaire à l'accidentelle phénoménalisation en *phantasia* de nécessités (i.e. de concrescences tissant la cohésion d'un monde autre) auxquelles nous n'étions pas censés assister, mais auprès desquelles nous nous trouvons, soudainement, « affectés ». C'est bien pour cela que cette affection et affectation ne peuvent être que fugitives. Or, pour autant que cette impression n'est pas une quelconque proto-sensation éclatée, mais bien plus la bribe de tout un monde (notre finitude ne nous le donnant que par bribes), elle porte en elle la promesse d'une demeure, d'un séjour, d'une affectation phantastique. Bien sûr, ce n'est là qu'une impression fugitive et qui, fatalement, ne tient pas. À peine essayons-nous de suivre ces impressions fugitives, avec leurs promesses de mondes autres, force est de constater qu'« elles ne tiennent pas la route », comme on a coutume de le dire.

Mais quelle « route » ? La « route » du style de concordance et de vérification propre à notre monde à nous. Tout comme la consistance du rêve – sa temporalisation/spatialisation – est autre et semble se déliter dès lors que, à le raconter ou nous le raconter, on l'expose à la logique de la veille, ces mondes autres, sitôt repris, ne « tiennent pas » dès lors qu'on leur impose les repères de notre monde à nous, les scansionnements dictés par le présent ou, si l'on veut, par un « en présence » découpé à l'aune de la continuité des « présents ». Et pourtant nous avions senti, dans l'éclair de l'instantané, une consistance autre, tout comme, depuis la veille, on se surprend de la façon dont un rêve, apparemment incongru, a bel et bien pu tenir sa phase de présence sans la briser, suivre à la trace les concrescences qui s'y devinaient.

Dans le magnifique poème de Rilke appelé « *Kindheit* » et que nous retrouvons dans les *Neue Gedichte*, c'est un jour de pluie qui déclenche tout un pan de *phantasiai*-affections qui sont autant d'affectations à un monde autre, demeure fugitive où il ne nous est plus loisible d'habiter. Les premiers vers du poème parlent d'une pluie qui ramène jusqu'à nous tout le monde de l'enfance ; l'« enfance » consistant, comme on le verra, en un style de schématisations désormais révolu et impliquant des rythmes de temporalisations d'une amplitude dont nous ne sommes plus capables. C'est tout un monde qui revient (ces longues après-midi de l'enfance) avec sa profondeur à lui, c'est-à-dire, avec ses horizons propres, en coalescence avec d'autres mondes. La cohésion de ce monde semble enclenchée et, pourtant, la demeure sera impossible:

Es wäre gut viel nachzudenken, um  
von so Verlorenem etwas auszusagen,  
von jenen langen Kindheit-Nachmittagen,  
die so nie wiederkamen - und warum?  
Noch mahnt es uns -: vielleicht in einem Regnen,  
aber wir wissen nicht mehr was das soll;  
nie wieder war das Leben von Begegnen,  
von Wiedersehn und Weitergehn so voll  
wie damals, da uns nichts geschah als nur  
was einem Ding geschieht und einem Tiere:  
da lebten wir, wie Menschliches, das Ihre  
und wurden bis zum Rande voll Figur.  
Und wurden so vereinsamt wie ein Hirt  
und so mit großen Fernen überladen  
und wie von weit berufen und berührt  
und langsam wie ein langer neuer Faden  
in jene Bilder-Folgen eingeführt,  
in welchen nun zu dauern uns verwirrt.<sup>20</sup>

L'impossibilité d'habiter à nouveau ce monde suscite pour le moins un étonnement. C'est ce qu'expriment les tout premiers vers du poème (« *Es wäre gut viel nachzudenken, um von so Verlorenem etwas auszusagen* »). La surprise de la perte, alors que ce temps de l'enfance semblait si lent, ces longues après-midi (« *jenen langen Kindheit-Nachmittagen* ») qui paraissaient ne pas connaître de fin. Et pourtant, et contre toute attente, elles passèrent et ne revinrent point (« *die so nie wiederkamen* »). Voilà qu'elles se trouvent, aujourd'hui, confinées à un passé qui, tout

<sup>20</sup> Rilke, Rainer Maria, « *Kindheit* », in *Neue Gedichte*, Insel Verlag, Leipzig 1907.

au plus, fait retour inopinément, suscité par une pluie d'automne, le tout teinté par cette « douleur du retour » qu'est, littéralement, la nostalgie<sup>21</sup>, avec sa part d'absurde non résignation – qui n'en est pas moins douloureuse – à l'irréversibilité du temps, manifeste dans ce poignant « *und warum ?* » qui clôt la première strophe. Quelque chose de ce passé est irréductiblement mort. Rien n'arrivera pas à le faire revivre, si ce n'est, en partie, dans un ressouvenir mobilisant la *phantasia*. Telle est la force affective de la *phantasia* que la vérité, pourtant bien arrêtée, de l'irréversibilité du temps est mise à l'épreuve, comme si quelque chose dans la fraîcheur de la réminiscence nous avait incités à en douter. Bien entendu, confirmation s'en suit. Non sans douleur. C'est là le propre de la nostalgie : l'épreuve de l'irréversibilité du temps, éprouvée à nouveaux frais dans l'impossibilité de ramener à la vie un monde passé qu'une réminiscence inopinée laisse échouer sur la plage du présent. L'expérience de l'impossibilité à faire revivre ce monde révolu se mesure à l'impossibilité à pouvoir l'habiter à nouveau, malgré la fraîcheur avec laquelle ladite réminiscence l'avait inopinément rescapé pour nous, du fond des âges.

Dans le poème qui nous occupe, la douloureuse surprise de cette impossibilité est éprouvée sous l'espèce d'une foncière incompatibilité entre le monde de l'enfance (celui du moi représentifié) et le monde adulte (celui du moi actuellement représentifiant) ; incompatibilité que Rilke exprime dans ce « *verwirrt* » qui clôt le poème comme le sceau d'un écart infranchissable. Adultes, nous ne pouvons plus, désormais, épouser ces suites d'images (« *Bilder-Folgen* ») qui gardent pourtant leur inertie d'origine et, partant, leur tendance à nous arracher à nous-mêmes. Lorsque, adultes, nous subissons ne serait-ce qu'un début d'arrachement, on ne sait plus quoi en faire (« *aber wir wissen nicht mehr was das soll* »), qui plus est, nous ne savons plus (« *nicht mehr* ») faire comme jadis (« *damals* »), nous ne savons fouler ce terrain rythmé par ces suites d'apparitions qui nous entraînent (« *in jene Bilder-Folgen eingeführt* ») ; nous ne savons le fouler si ce n'est dans la détresse et la désorientation, nous ne sommes plus capables à présent (« *nun* ») d'en faire une demeure (« *zu dauern* »), d'y habiter.

En tout cas, ce qui fait que « ça ne tienne pas » se situe à un autre niveau, à savoir, au registre architectonique des présents. Tout bien réfléchi, ce monde à nous ne vient pas contrer ce monde autre qui s'entr'ouvrait sur son terrain même ; et c'est bien cela qui fait le côté vertigineux de cette expérience, mais aussi sa fragilité. Cette confluence oxymorique entre le vertigineux et sauvage d'un monde autre

---

<sup>21</sup> Cf. les très belles analyses que M. Richir a consacrées à ce sujet dans ses *Fragments phénoménologiques sur le temps et l'espace*, J. Millon, Grenoble 2006. Notamment les pp. 142-153, portant sur la réminiscence, et qui se trouvent dans le chapitre intitulé « Pour une phénoménologie du souvenir volontaire et involontaire ».



(susceptible de nous arracher) et la fragilité de sa phénoménalisation (auprès de nous et dans ce monde) est – avions-nous signalé – repérée par Rilke qui dans les vers, déjà cités, « *die so nie wiederkommen, und warum ?* » manifeste son étonnement face à la possibilité même de cette perte (des mondes de l'enfance), perte désormais effective, mais tout de même surprenante dès lors que nous nous voyons transportés à des registres architectoniques où il y a revirement entre passé et futur transcendants, volteface constant des affections de l'immatrice et d'immémorial. Ce n'est que dans les registres de phénoménalisation dérivés que l'irréversibilité impose son effectivité, et c'est bien pour cela que la surprise quant à sa vérité, vérité éprouvée – voire pâtie et soufferte – à nouveaux frais par la nostalgie, ne devrait pas surprendre. Au regard de l'archaïque, l'irréversibilité n'est pas un acquis.

Retenons, en tout cas, qu'il y a des mondes à part entière, en écart du nôtre. Les lisières (de mondes autres) propres du monde de l'enfance correspondent, par exemple, à des horizons de futur qui n'avaient rien à voir avec ce qu'aura été notre futur (à savoir, notre présent actuel ou notre passé immédiat). Or cet écart ou encore cette non correspondance, n'a pas à être comprise comme le signe d'une désillusion. Il ne s'agit pas là de projets non réalisés, voire d'échecs, mais d'instances qui ne sont pas comparables, situées comme elles sont à des registres architectoniques différents. Ces mondes autres, en coalescence avec le monde de l'enfance – tout comme le monde de l'enfance lui-même – comportent une autre façon de temporaliser. Autrement dit, les horizons de l'enfance appartiennent au monde de l'enfance. Ils ne passent pas tels quels dans le monde adulte, et ce bien que les massifs du futur et du passé proto-ontologiques aient certes été toujours les mêmes (mais ce ne sont là que des horizons ultimes).

#### **4. L'architectonique du vivre à la lumière de la *phantasia***

Le non aiguillage du *Phantasieich* sur le présent du moi actuellement phantasiant rend urgent de penser l'architectonique, à savoir, cette irréductibilité entre registres (sans pour autant en méconnaître les résonances), non seulement du côté de la partie « monde » de l'apriori de corrélation, mais aussi et surtout du côté de la partie « vie ». L'effectivité des étagements architectoniques s'y fait d'autant plus sentir que la vie, dans son immanence, semble toute d'une pièce. Or l'effectivité de l'architectonique, voire l'irréductibilité des différents registres scande, elle aussi, la partie « *reell* immanente ». Notre trop grande proximité à l'immanence réelle nous amène souvent à trop la compacter, alors qu'une multistratification *vécue* s'y cache également pour qui sait y regarder de près. En effet, le sujet lui-même peut

sentir en lui, dans sa partie *reell*, les hiatus architectoniques que nous évoquions, tout comme il peut faire l'expérience de l'irréductibilité des registres ou, pour le dire en termes méréologiques, la foncière non-concrescence entre registres. C'est bien ce que nous avons pressenti, précédemment, au sujet des *Stimmungen* proto-ontologiques ou des *aistheseis* en coalescence avec leurs horizons d'absence (au passé et au futur proto-ontologiques). Nous tenterons de révéler l'effectivité de l'architectonique au sein du vivre lui-même (i.e. de la partie *reell* immanente du tout du vécu transcendantal) à la lumière d'un autre poème d'Antonio Machado qui en fournit une saisissante illustration.

Moi j'écoute les chants  
Aux vieilles cadences  
Que chantent les enfants  
Quand ils jouent en ronde  
Et qu'ils versent en chœur  
Leurs âmes qui rêvent,  
Comme versent leurs eaux  
Les fontaines de pierre :  
Sur un ton monotone  
De rires éternels  
Qui ne sont pas joyeux,  
Avec de vieilles larmes  
Qui ne sont pas amères,  
Mais disent des tristesses,  
Des tristesses d'amour  
D'anciennes légendes.

Sur les lèvres d'enfants  
Les chansons rapportent  
Confusément l'histoire  
Et clairement la peine ;  
Ainsi que l'eau dit  
Sa fable, bien claire,  
D'anciennes amours  
Que jamais on ne conte.

Jouant, dans l'ombre  
D'une vieille place,  
Les enfants chantaient...

La fontaine de pierre  
Versait son éternel  
Cristal de légende.

Les enfants chantaient  
Les chants ingénus  
D'une chose qui passe  
Et jamais n'arrive :  
Confuse l'histoire  
Et claire la peine.

La fontaine sereine  
Poursuivait son conte,  
L'histoire effacée,  
Elle disait la peine.<sup>22</sup>

Essayons d'explicitier à la lumière de ce poème le point auquel nous faisons allusion, à savoir, la non concrescence entre registres architectoniques, c'est-à-dire, leur irréversibilité réciproque, ce qui, par là même, révélera le lieu architectonique de la *phantasia*-affection. Cette non concrescence est concrètement ressentie comme étagement de la vie elle-même, et donc comme irréductibilité des hiatus architectoniques dans le *reell* lui-même. Mais qu'est-ce que cela suppose ? Et, plus concrètement, qu'est-ce que cela fait ? Cela produit, ni plus ni moins, tout un feuilletage de l'affectivité au sein d'une *même* subjectivité. Pourtant, comment et à quoi pouvons-nous *ressentir* un tel feuilletage ou, disions-nous plus haut, cette non concrescence entre registres au sein de ce qui, néanmoins, est une *même* subjectivité ? Nous pensons que ce poème de Antonio Machado que nous venons de citer offre quelques éléments de réponse.

Observons, en tout premier lieu, qu'Antonio Machado évoque des « rires éternels » (mais) qui « ne sont pas joyeux » tout comme des « vieilles larmes » qui (pourtant) « ne sont pas amères ». C'est comme si l'éternité des rires les portait en deçà de la joie exprimée ou réelle ; peut-être, même, vers une joie plus profonde qui n'éclot pas et n'a pas à éclore dans le présent. De la même façon, le caractère « vieux », « archaïque », « immémorial » des larmes les situe d'emblée en deçà de leur qualité d'amertume. Or si les rires éternels ou les vieilles larmes ne sont ni de joie *sonore* ni d'amertume *gustative*, ce n'est pas – contrairement à ce qu'une exégèse bêtement symbolisante s'empresserait à prôner – parce qu'elles seraient

<sup>22</sup> Machado, Antonio, *Champs de Castille précédé de Solitudes, Galeries et autres poèmes* et suivi des *Poésies de guerre*, Trad. Sylvie Léger et Bernard Sesé, Poésie/Gallimard, Paris 1973, pp. 31–32.

« spirituelles » ou « abstraites ». C'est même tout le contraire : elles sont éminemment concrètes, éminemment réelles, éminemment charnelles et vivantes ou *leiblich*. Nous soutenons qu'elles sont bel et bien *ressenties*, mais, justement, elles le sont à un autre registre. Essayons de préciser.

Les « vieilles larmes » et les « rires éternels » relèvent d'une affectivité proto-ontologique qui s'est déjà proto-temporalisée *avant*, à *part* ou *en écart* de son devenir affect ou de son éventuelle transposition architectonique en affect. Quel affect ? Celui de l'amertume et la joie communes, celles qui ont un présent assignable. Le registre archaïque où les « rires éternels » et les « vieilles larmes » font concrescence (avec des horizons de mondes, au pluriel) est intrinsèquement imperméable, dans ses mouvements de cohésions et revirements, aux rires factuels (mesurables en décibels) et aux larmes qui montent aux yeux et qui ont une composition chimique et des qualités gustatives (dont l'amertume). Les rires de joie et les larmes amères peuvent ce que ne peuvent pas les rires éternels et les vieilles larmes : elles sont susceptibles de saturer un présent, un maintenant. L'une des parties concrescentes de ces affects de joie ou de tristesse vécues au présent consisterait en une *hylè* d'affect étendue sur des proto-impressions munies de leurs protections et de leurs rétentions.

Tout comme le jaune de Bergotte proustien, dont Richir nous parlait dans un texte cité précédemment, ou bien ce « *aber wir wissen nicht mehr was das soll* » du poème de Rilke, les vieilles larmes ne sont pas tant un « je me sens triste » (car il n'y a même pas de temps ni d'espace pour ce « me »), mais une tristesse qui paraît « venue d'ailleurs », des « lisières du monde ». Or si elle vient d'ailleurs, elle n'en vient pas, au demeurant, tel un cheveu sur la soupe. Elle vient, bien plutôt, du plus profond de nous-mêmes. D'ailleurs, c'est à une réduction architectonique dûment menée de le révéler. En absence d'analyse, ou tant que celle-ci reste insuffisante, ces *Stimmungen* paraissant sorties de nulle part, peuvent être, à tort, assimilées à des *Einfälle*, à de simples lubies, bref, à des associations tributaires des synthèses passives de premier degré. Ces dernières, rappelons-le, sont, quant à elles, sans monde ou immondes. Elles ne vivent que de parasiter les concrescences authentiquement phénoménologiques (qu'elles soient des synthèses de second ou de troisième degré).

Nous ne saurions épuiser la richesse, énorme, de ce poème. À vrai dire, il faudrait encore analyser de près à quel point le sujet *éprouve* ce hiatus architectonique, c'est-à-dire, *vit* l'impossibilité de concrescence entre des éléments de registres différents. Les « vieilles larmes », « vécues » en *phantasia*, ne pourront jamais être pleurées comme telles. Et pourtant – et c'est essentiel de tenir ferme cela – elles sont de l'ordre de la vie, elles sont bel et bien vécues – au sens large –, certes non

pas au présent, mais vécues en un sens essentiel à la profondeur de ce présent lui-même. Elles constituent une « partie virtuelle » et *phantasique* du vécu présent, elles font partie (virtuelle) de la vie vécue – ici au sens strict – ou du vécu de la vie. Mais qu'est-ce que faire virtuellement partie ou être partie virtuelle du vécu présent peut bien vouloir dire ?

C'est là, justement, qu'entre en ligne de compte le deuxième type d'irréductibilité dont nous traitons ici et que ce poème d'Antonio Machado illustre si bien. Ces vieilles larmes donnent à la tristesse vécue en présent tout son relief ou son « épaisseur d'absence ». Elles y sont en creux, par transpassibilité architectonique, mais justement pas, du moins *stricto sensu*, par concrescence, mais – disions-nous plus haut – par « résonance ». Une partie virtuelle architectoniquement plus profonde (dans le cas qui nous occupe une « affection », i.e. les « vieilles larmes ») ne peut pas entrer en concrescence avec son pendant architectonique au registre du présent (dans ce cas, un « affect », i.e. les « larmes amères » réellement pleurées).

Or il se peut – et c'est même sûr – que dans ces « rires éternels », dans ces « vieilles larmes », il y ait davantage de peine et de joie profondes (i.e. la partie « affection » de ces *phantasiai*-affections) que dans n'importe quels larmes et rires présents (selon Richir, les « affects », cette fois-ci non directement liés à une « imagination »). Ces derniers affects – on le sait – sont, quant à eux, bien plus happés par l'image, la posture, les intrigues symboliques... ils sont bien plus sujets à maints remaniements herméneutiques et narratifs en général. Autrement dit, les larmes amères et les rires de joie, temporalisés au présent (et dont la base phénoménologique – dirait Richir – correspond à des affections sans présent assignable) sont affectés en retour par ce à quoi Machado se réfère, à plusieurs reprises, dans son poème, comme l'« histoire », au sens de l'« histoire » de la chanson que chantent les enfants. Si nous repérons ces passages, nous verrons qu'il oppose l'histoire, « effacée » et « confuse », à la « peine » qui, en revanche, est, quant à elle, « claire ». C'est que la peine étant « claire », l'histoire n'a pas à l'être.

Tout bien réfléchi, ces vers d'Antonio Machado offrent une illustration supplémentaire de ce que nous évoquions plus haut quant à la différence entre *phantasia* et imagination. À vrai dire, l'histoire n'est « confuse » que pour celui qui se pose la question du *quid* de la *phantasia*-affection en jeu pour en forcer le sens et même la figuration. En l'occurrence, l'histoire n'apparaît comme confuse que pour le poète et moyennant l'écart qui le sépare des enfants. Les enfants eux-mêmes ne sentent pas – et encore moins ne souffrent – le côté « confus » de l'histoire, son foncier manque de saturation. Non pas qu'ils ne s'en aperçoivent point. C'est que, tout simplement, il n'en est rien : la *phantasia*-affection est complète, elle est *concrète* comme elle est et, dans sa « saturation » d'absences toute en transitivité, elle ne

nous donne que de l'habiter, et non pas d'enquérir sur son *quid*, sur son contenu. Habiter sa transitivité « saturée » d'absences, son tissage d'ombres, voilà ce que se bornent à faire les enfants dans et par leurs chants. Le contraste entre la clarté de la peine et la confusion de l'histoire devient flagrant dans cette strophe :

Sur les lèvres d'enfants  
Les chansons rapportent  
Confusément l'histoire  
Et clairement la peine ;  
Ainsi que l'eau dit  
Sa fable, bien claire,  
D'anciennes amours  
Que jamais on ne conte.

Et, plus loin : « Confuse l'histoire / Et claire la peine », pour reprendre, une dernière fois, l'opposition, lors de la dernière strophe du poème, où l'histoire est non pas « confuse » mais, désormais, tout simplement « effacée » (ou, si l'on veut, à tel point « confuse », qu'elle en devient « effacée ») :

La fontaine sereine  
Poursuivait son conte,  
L'histoire effacée,  
Elle disait la peine.

Pourtant – cela est capital – le chant des enfants, qui vient à se confondre avec le chant de la fontaine « sereine », se poursuit. La « sérénité » du chant indique qu'il est sujet à une autre temporalisation, bien plus archaïque, et se faisant en écart de tout présent. En effet, nous avons affaire à une temporalisation qui est propre, comme nous dit aussi le poème, « d'une chose qui passe / Et jamais n'arrive », immémoriale et immature à la fois. Bien que l'histoire en soit effacée, le chant continue de faire son effet, car l'essentiel y est toujours. L'essentiel est ce qui est proprement chanté et transmis, à savoir, cette « chose qui passe / Et jamais n'arrive » : des affections proto-ontologiques (par exemple des « anciens amours » qui suscitent des « vieilles larmes » et des « joies éternelles »). La « peine » « claire » qui demeure, par-delà l'intrigue symbolique (l'« histoire ») est justement celle des « vieilles larmes », mais aussi – nous allons y venir – celle des « rires éternels ».

En effet, « vieilles larmes » et « rires éternels » revivent, l'un dans l'autre, dans l'instantané (comme disait le passage de *Phénoménologie en esquisses* que nous avons cité). Ce revirement instantané n'est justement pas une confusion. Encore

moins une contradiction. Le non écrasement de l'architectonique phénoménologique, voire la présence virtuelle, tout en profondeur, de plusieurs registres architectoniques au sein d'un même phénomène, produit, tout au plus, une (fausse) impression de contradiction. Or il n'en est rien. D'abord, il faut signaler que la vitesse du revirement réciproque entre rires et larmes fait que cette « peine », elle-même proto-ontologique, convienne aux deux termes (sans que ceux-ci se confondent). Par ailleurs, la résonance de l'affection archaïque dans l'affect présent (par transpassibilité architectonique) ne nous place nullement devant une sorte d'alternative (qui ignorerait la possibilité d'une habitation virtuelle de l'affect par l'affection) : « rires éternels » ou éclats de rire présents et enregistrables, mesurables en décibels, ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. À vrai dire, les premiers se trouvent *virtuellement* dans le creux des seconds si tant est que les affects en jeu aient une certaine profondeur, s'ils ne sont donc pas entièrement feints (on peut feindre un affect, mais pas une affection). Au creux des joies et des tristesses *réellement présentes* (concrétisées en rires et larmes) palpitent une tristesse et une joie profondes, proto-ontologiques (immémoriales et immatures), dont le rythme de revirement est bien plus subtil et rapide à proportion de ce qu'il n'a pas à traverser le présent.

Ce dernier point est très important, et c'est avec lui que nous terminons l'analyse, provisoire, de ce poème, quitte à en reprendre les enjeux dans des travaux ultérieurs. Il faut bien saisir que tout comme les revirements entre passé et futur proto-ontologiques qui ont lieu dans les registres archaïques paraissent impossibles, impensables, voire incohérents, dès lors que l'on s'essaie à les analyser depuis le registre du présent ; il en va de même avec la joie et la tristesse proto-ontologiques. Eu égard au registre de l'archaïque, il semblerait que le principe de contradiction soit mis à mal lorsqu'un même lambeau de sens se donne comme immémorial et comme immature, comme réminiscence et comme prémonition – en revirement instable. Or, encore une fois, revirement ne veut pas dire confusion : la réminiscence est réminiscence *et pas* prémonition ; elle est attachée à une affection d'immémorialité qui n'est pas immaturité. Certes, les concrétudes archaïques semblent se donner comme immémoriales et comme immatures à la fois ; et pourtant, les massifs du passé et du futur proto-ontologiques *ne se confondent pas*, ne fusionnent pas, ne s'écrasent pas l'un sur l'autre. Bien qu'en revirements instables dans l'instantané, les proto-affections révélant et détectant chacun de ces horizons proto-ontologiques sont, en elles-mêmes, tout à fait différentes : la fraîcheur de l'immature n'est tout simplement pas cette étrange vétusté, propre à l'immémorial. Immémorial et immature partagent une même proto-temporalisation. Ils demeurent, tous les deux, préservés qu'ils sont du présent (et même de la présence) également

inentamés. Indéclinables, ils restent à distance l'un de l'autre, bien que, depuis les registres des présents, ils apparaissent en incessant revirement, en empiètement quasi-complet.

Aussi – nous concluons par ce point de méthode – cette foncière différence entre horizons, tout comme la différence de qualité entre les affectivités qui leur sont, chaque fois, attachées, justifie, ici, et ce malgré la profondeur architectonique à laquelle on se trouve, malgré la vitesse vertigineuse des enchevêtrements, la pertinence de l'analyse méréologique, et ce au moins pour deux raisons.

En tout premier lieu, parce que la méréologie s'attèle, précisément, à retracer les concrescences entre parties disjointes<sup>23</sup>, à savoir cette double situation décelant 1) une dépendance phénoménologique (i.e. il y a bel et bien revirement instable et passage, l'une dans l'autre, de l'affection d'immémorialité dans l'affection d'immaturité, des horizons de futur proto-ontologique dans les horizons de passé proto-ontologique) entre 2) ce qui, néanmoins, est irréductible (i.e. la subjectivité *ressent* comme différentes et irréductibles la fraîcheur attachée à l'affection d'immaturité et la vétuste solennité de l'affection d'immémorialité, tout en se montrant parfaitement incapable de cartographier les passages de l'une à l'autre).

Il est au moins un second point qui assoit l'opportunité de l'analyse méréologique, et ce *même* en ces eaux profondes. *Même* en ces eaux profondes qui semblent, pour le moins, inadaptées, si ce n'est carrément rétives à toute ontologie formelle. Eaux profondes supposément inadaptées, voire réfractaires à une analyse – la méréologie – suspectée d'être « humaine trop humaine », secouées qu'elles sont par des tourbillons hyper-véloces doublés de la caresse lointaine d'imperceptibles courants, quant à eux, hyper-lents. Tout se meut selon des rythmes foncièrement inadaptés à ce qu'une subjectivité est à même d'*accompagner*, à savoir, à ce qui est susceptible de se mettre, tant bien que mal, au diapason du *présent*. Or c'est précisément parce que la méréologie fait fi de tout terme médian assurant la concrescence entre rien que parties qu'elle est, ici, d'autant plus pertinente. La « réduction méréologique » peut *et doit* s'étendre au-delà du présent et demeure, en cela, un remarquable levier pour l'analyse architectonique en phénoménologie.

---

<sup>23</sup> Qu'il nous soit permis de renvoyer, sur ce point, à quelques travaux : « Irréductibilité et dépendance. De la réduction méréologique comme phénoménalisation de l'altérité », in *Acta Universitatis Carolinae, Interpretationes, Studia Philosophica Europeana*, Vol. 6, Nr. 1–2, Karolinum Press, Prague 2016, pp. 15–30 ; « À la lisière des disjonctions en concrescence : Réduction méréologique et Principes des principes », in *Eikasia* n°66, Oviedo 2015, pp. 277–302 ; « Phénoménalité pure et démultiplication de la concrescence. Le dessein de la réduction méréologique » in *Annales de Phénoménologie*, n°14, Amiens 2015, pp. 57–96.



**Pablo Posada Varela**, docteur en philosophie par l'Université Paris-Sorbonne et l'université de Wuppertal (Allemagne), enseigne la philosophie à l'Institut Catholique de Toulouse, ainsi qu'à l'École d'Ingénieurs de Purpan (Toulouse). Ses recherches portent sur la réduction phénoménologique et l'usage opératoire qu'y joue la méréologie. Il s'est aussi occupé d'esthétique phénoménologique (*A contracuerpo. Bruce Nauman y la fenomenología*. Brumaria, Madrid, 2016). Articles et conférences disponibles sur le site : [www.pabloposadavarela.com](http://www.pabloposadavarela.com). E-mail: [pabloposadavarela@gmail.com](mailto:pabloposadavarela@gmail.com)